L’ART DU POULPE

Natura mea motu mutatur
(ma nature est transformée par le mouvement)

« *- Mon nom est Chang, Sabre ailé, est-il vrai que vous êtes de l’école de Héron du Sud ?*
- Canard du Sud, je ne fréquente pas ce genre de volatile ! Tous vos surnoms ridicules, ce n’est que du vent !
(…) Canard boiteux ou Héron du Sud, baisse la tête et demande grâce ! »
Scène de l’auberge dans *Tigre et Dragon* de Ang Lee

Tigre, dragon, léopard, grue, aigle, singe, serpent, mante religieuse... Le bestiaire des arts martiaux chinois est vaste, prestigieux et parfois très intimidant. À chaque animal sa boxe, sa manière d'habiter le corps, sa stratégie du combat. Le tigre déploie une force directe, enracinée, capable de briser les défenses. Le dragon exprime le mouvement spiralé, la transformation permanente et une puissance qui semble naître de partout à la fois. Le léopard privilégie la vitesse, l'explosivité et la précision. La grue cultive l'équilibre, l'esquive et l'économie du geste. Le serpent s'insinue, enlace, frappe sans tension apparente. La mante religieuse intercepte, dévie, accroche et brise la structure adverse avec une redoutable justesse. On pourrait poursuivre longtemps l'inventaire… Le singe bondit et improvise. L'aigle saisit et déchire. L'ours absorbe et renverse. Certains maîtres ont bâti toute une vie de pratique autour d'un seul de ces animaux.
Et pourtant, un grand oublié manque à l'appel. Le poulpe. Aucune trace à ma connaissance d'une « boxe du céphalopode ». Pas de mention d’un mouvement de la pieuvre dans certaines séquences du Taiji quan, aucune trace d’une éventuelle « paume du poulpe » dans les manuscrits anciens, pas même un discret « poing-ventouse » égaré entre le tigre et la grue… J'avoue, j'invente... mais reconnaissez qu'il y avait là peut-être matière à réflexion.
À vrai dire, le poulpe semble avoir trouvé une tout autre destinée en Asie. On le rencontre bien plus volontiers dans les assiettes que dans les salles d'entraînement : takoyaki fumants, sashimis délicats, poulpe sauté au gingembre... Sa réputation culinaire paraît autrement plus solide que sa carrière martiale. Et lorsqu'il quitte la table, c'est souvent pour rejoindre les artistes. Il suffit de penser à la célèbre estampe d'Hokusai, *Le Rêve de la femme du pêcheur*, où le céphalopode occupe un rôle pour le moins audacieux. Décidément, le poulpe a davantage inspiré les cuisiniers et les peintres que les maîtres d’arts martiaux. C'est regrettable. Car à bien y regarder, il possède quelques qualités qui mériteraient toute notre attention. Huit bras autonomes, mais coordonnés par un même centre. Une intelligence distribuée dans tout le corps. Une capacité à épouser les formes sans jamais perdre sa cohérence. Une souplesse qui ne cède rien à la puissance. Une sensibilité tactile extraordinaire qui lui permet d'explorer avant d'agir…
Je vous vois venir. Vous vous dites : *" Il a passé un peu trop de temps à pousser des mains, celui-là… »* Peut-être. Mais laissez-moi poursuivre, je vous promets que je ne vais pas non plus vous

parler des huîtres. Car cette absence est précisément ce qui m'intéresse. Le poulpe n'appartient pas à la ménagerie sacrée des arts martiaux chinois. Il n'a ni boxe à son nom, ni forme codifiée, ni poème célébrant ses mérites, ni légende fondatrice. Dans la grande zoologie des arts du poing, il semble condamné à une seule destinée : figurer au plat du jour plutôt qu'au panthéon du « Kung Fu ». Et c'est précisément pour cela qu'il a retenu toute mon attention. Les maîtres ne l'ont certes jamais invité dans leur bestiaire mais la nature, elle, en avait déjà fait un maître du contact.

Du monstre des profondeurs au maître de l’adaptation

Si l'Asie n’a pas accordé au poulpe une place dans son imaginaire martial, l'Occident, lui, en a fait toute une histoire. Et pas vraiment une histoire rassurante. Depuis l'Antiquité, les profondeurs marines sont le royaume de l'inconnu. Les monstres y prospèrent, nourrissant les récits des marins autant que les peurs des navigateurs. Du Kraken des légendes scandinaves aux monstres marins de l'Antiquité, jusqu'au Léviathan biblique, l'imaginaire occidental a longtemps peuplé les abysses de créatures insaisissables et menaçantes. Cette symbolique demeure d'ailleurs bien vivante lorsque l'on évoque les « tentacules » de la Camorra, l'organisation criminelle napolitaine, pour désigner une emprise souterraine dont les ramifications semblent gagner silencieusement les replis les plus discrets de la société. Le poulpe, ou plutôt son double gigantesque et fantasmé, s'est naturellement glissé dans cette galerie de monstres. Avec ses huit bras, son regard insondable et sa capacité à disparaître dans un nuage d'encre, il semblait réunir tout ce qu'il fallait pour alimenter les cauchemars des navigateurs. Les marges de nombreuses cartes anciennes se peuplèrent ainsi de dragons, de serpents de mer et d'autres créatures fabuleuses, destinées à signaler les territoires encore inconnus ou jugés dangereux. Cette pratique était si répandue que l'expression *Hic sunt leones* (« Ici sont des lions ») figure régulièrement sur les documents cartographiques médiévaux pour marquer ces zones vierges. La fameuse formule *Hic sunt dracones*, quant à elle, n'est attestée que sur un seul document parvenu jusqu'à nous : le globe en cuivre de Lenox, daté des alentours de 1504. Mais qu'il s'agisse de lions ou de dragons, l'intention était la même : peupler l'inconnu de créatures menaçantes, transformer l'absence de savoir en un théâtre d'effroi. Curieusement, ce qui inquiétait nos ancêtres n'était pas tant la force brute de ces créatures que leur manière d'être. Une présence silencieuse. Une étreinte qui semblait pouvoir surgir de toutes parts. Une intelligence insaisissable. À bien y regarder, ce qui faisait peur n'était peut-être pas le monstre. C'était sa différence. Sa singularité.

Les zoologistes, eux, nous apprennent des choses plus prosaïques, mais tout aussi fascinantes. Le poulpe possède trois cœurs : deux branchiaux qui oxygènent le sang et un cœur systémique chargé de le distribuer dans l'ensemble du corps. Son sang est bleu, non pas par quelque noblesse imaginaire, mais grâce à l'hémocyanine, une protéine à base de cuivre qui remplace notre hémoglobine. Ses huit bras sont équipés chacun de quelque deux cent quarante ventouses, soit près de deux mille au total. Mais ces ventouses ne sont pas de simples outils de préhension : elles

peuvent toucher, goûter, explorer et saisir de manière indépendante. On dit parfois que le poulpe possède neuf cerveaux. La réalité est plus subtile : il dispose d'un cerveau central, situé entre ses yeux, mais aussi de huit grands réseaux nerveux répartis à la base de ses bras. Près des deux tiers de ses neurones se trouvent ainsi dans ses membres. Ses bras ne pensent pas comme nous pensons, mais ils traitent une partie considérable de l'information et participent directement à la décision. Cette organisation décentralisée lui confère une intelligence corporelle hors du commun. Chaque bras explore, ressent et agit avec une étonnante autonomie, tout en demeurant au service d'un même organisme. Ses capacités d'adaptation semblent presque défier notre imagination : il peut modifier instantanément la couleur, la texture et la forme de sa peau ; il peut disparaître dans son environnement en quelques instants ; il peut se glisser dans des ouvertures à peine plus larges que son bec, seul élément rigide de son corps. Tout le reste est souple, fluide, adaptable. Cette intelligence singulière du poulpe, longtemps sous-estimée, commence aujourd'hui seulement à être mieux comprise. Le documentaire *La Sagesse de la pieuvre* (*My Octopus Teacher*) a contribué à changer notre regard sur cet animal en révélant, à travers la rencontre étonnante entre un plongeur et une pieuvre sauvage, un être capable de curiosité, d'adaptation et d'une forme de présence que nous avons souvent refusé d'imaginer chez les animaux marins.

Comme si la nature avait, bien avant nous, esquissé certains des principes que les arts internes cherchent patiemment à cultiver. Une intelligence distribuée dans tout le corps plutôt que concentrée dans un unique centre de commandement. Une capacité à percevoir le monde par chacun de ses points de contact. Des membres capables d'agir avec une remarquable autonomie, tout en demeurant reliés à un même organisme. Une adaptation permanente à des situations toujours changeantes. Une souplesse qui ne subit pas la pression, mais la transforme. Une force qui ne s'oppose pas, mais enveloppe. Avouez qu'il est difficile, pour un pratiquant des disciplines internes, de ne pas y reconnaître quelque chose de profondément familier. À moins, bien sûr, de préférer la rectitude du pieu à l'intelligence du vivant. De croire qu'il suffit d'être solidement planté pour tout absorber…

La nature, elle, semble nous enseigner une autre leçon. Le poulpe n'oppose pas à la pression une résistance obstinée. Il la reçoit, il l'écoute, il l'accompagne, puis il la redistribue à travers l'ensemble de son corps. Sa force ne vient pas d'une immobilité inébranlable, mais d'une capacité permanente d'adaptation. Pour autant, ne croyez pas que je suis en train de réécrire l'histoire des arts martiaux internes. Je ne prétends pas que le poulpe méditait sous un rocher des monts Wudang, ni qu'il glissait quelques conseils à Zhang Sanfeng entre deux mouvements de « mains caressant les nuages » … Ce serait une jolie fable, aussi séduisante que parfaitement fausse. Car le poulpe n'est pas un symbole : il n'a jamais cherché à représenter quoi que ce soit. Il n'a fait qu'une chose : survivre, s'adapter, évoluer. Et c'est peut-être précisément pour cela qu'il nous intéresse. Sans jamais avoir cherché à enseigner quoi que ce soit, le poulpe porte à son plus haut degré un art qui nous concerne ici : celui du contact.

Le vivant avant le symbole : le maître qui ne cherchait pas à l'être

Le poulpe ignore tout du tuishou. Il n'en connaît ni le nom, ni les principes, et n'a évidemment jamais cherché à pratiquer un art martial. Pourtant, le vivant possède parfois d'étranges pouvoirs d'enseignement. Sans intention, sans méthode, sans volonté de transmettre, il révèle des organisations auxquelles l'être humain tente parfois d'accéder par des années de pratique.

Dans son propre fonctionnement, le poulpe manifeste spontanément certaines qualités que le tuishou cherche à cultiver : écouter, adhérer, accueillir, céder, transformer, sans jamais rompre la continuité du contact.

Il n'est pas un symbole martial auquel on aurait, après coup, attribué des vertus imaginaires. Il est d'abord un phénomène du vivant. Une organisation corporelle singulière, façonnée par des millions d'années d'évolution, qui offre des réponses remarquables aux grands défis du mouvement : rester mobile dans l'incertitude et l'instabilité, s'adapter instantanément, absorber une force sans la subir, la transformer et la restituer. Il est d'ailleurs intéressant de constater que le poulpe apparaît aujourd'hui de manière discrète dans certaines pratiques martiales contemporaines. On le retrouve parfois comme logo ou emblème dans des clubs de Jiu-Jitsu Brésilien, de self-défense ou même de Wing Chun. Il évoque alors la multiplicité des prises, la capacité à saisir en plusieurs points à la fois, ou encore l'image d'un adversaire insaisissable dont l'emprise, progressive et tentaculaire, semble difficile à interrompre. Une représentation qui révèle peut-être davantage nos propres fantasmes martiaux que les véritables qualités de l'animal lui-même… Car un symbole n'est jamais neutre. Il peut ouvrir une porte vers une compréhension plus profonde… ou devenir un écran qui nous éloigne de ce qu'il prétend représenter. Regarder le vivant ne signifie pas toujours savoir l'accueillir. L'être humain oscille souvent entre deux élans : chercher à comprendre et vouloir s'approprier, observer et vouloir maîtriser. L'épisode de l'« Octopus Wrestling », apparu aux États-Unis dans les années 1950, en constitue une illustration aussi spectaculaire que navrante. Le principe était simple : plonger jusqu'au refuge d'un poulpe, l'en extraire, puis le ramener à la surface afin de le peser. Le record avoisina les vingt-six kilos. Le spectacle attira les foules et fut même retransmis à la télévision en 1963, avant de disparaître rapidement. Cette étrange compétition en dit finalement beaucoup moins sur le poulpe que sur notre propre regard. Comme si, face à une intelligence différente de la nôtre, nous éprouvions le besoin de la provoquer, de l'arracher à son environnement, puis de la réduire à une performance, un poids ou un trophée…

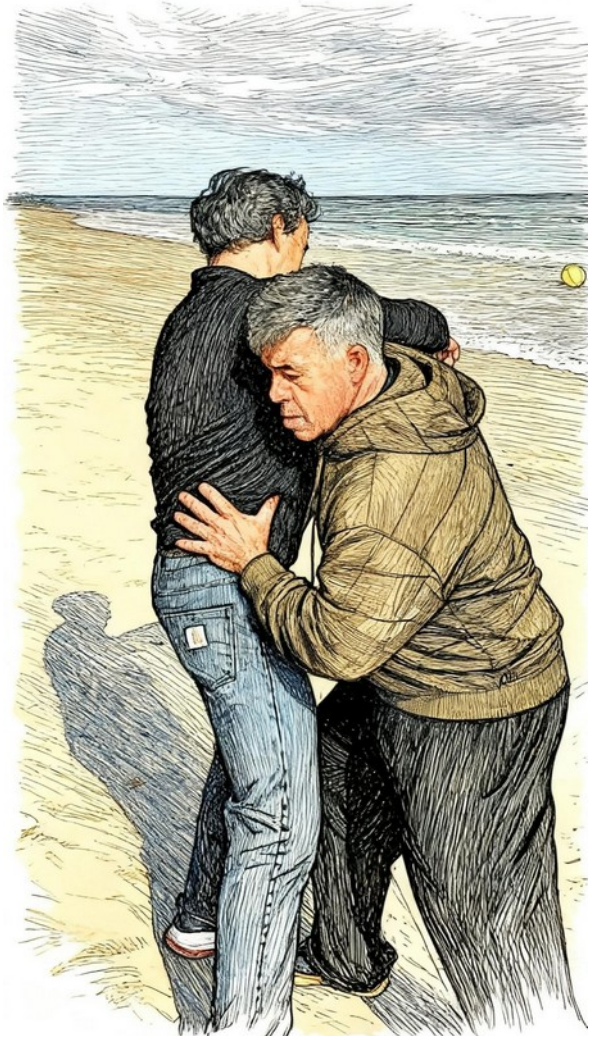
Ce n'est pourtant pas cette rencontre-là qui m'intéresse. Le poulpe n'a nul besoin d'être capturé, domestiqué ou transformé en emblème pour devenir fascinant. Il suffit de l'observer. Non pour lui faire dire ce qu'il ne dit pas, mais pour reconnaître, dans son organisation corporelle, certaines qualités que des siècles de pratiques martiales ont elles aussi cherché à cultiver.

C'est précisément là que le rapprochement avec le Shenji Taiji Quan prend selon moi tout son sens. Non pas parce que le poulpe pratiquerait le tuishou - l'idée serait évidemment absurde - mais parce que certaines qualités naturelles de son organisation corporelle trouvent un écho remarquable dans les principes développés par cette méthode.

Au cœur de cette organisation se trouve le Zhedie (折叠), véritable marqueur identitaire du Shenji Taiji Quan et héritage vivant de la Quanyou Laojia. Le Zhedie ne consiste pas seulement à plier et déplier la colonne vertébrale. Il désigne une qualité élastique et ondulatoire de l'ensemble de la structure corporelle, comparable à un accordéon vivant : le corps entier se replie, se déploie et transmet cette onde dans toutes les directions, jusque dans la main et dans l'expression du toucher. Dans cette transformation corporelle, le bras lui-même cesse progressivement d'être perçu comme une succession de segments articulés et rigides. Il devient une continuité souple, spiralée, ondulatoire, presque « désossée » dans sa sensation interne, tout en conservant une unité élastique capable de transmettre le mouvement depuis le centre du corps jusqu'à l'extrémité. La force ne se déplace alors plus par une succession de pièces mises bout à bout, mais par une propagation continue à travers l'ensemble de la structure, comme une onde qui traverse un seul et même organisme.

Cette qualité rappelle, de manière saisissante, l'organisation d'un tentacule : non pas un membre privé de structure, mais une structure différente, où la mobilité et la capacité d'adaptation naissent précisément de l'absence de rigidité segmentaire. Le tentacule du poulpe n'est pas puissant malgré son absence d'ossature ; il l'est précisément grâce à une organisation corporelle qui permet

d’associer continuité, liberté de mouvement et capacité d’adaptation. C’est peut-être là que le rapprochement avec le poulpe prend toute sa profondeur. Il n’est pas fascinant parce qu’il ressemblerait à un bras humain transformé en tentacule. Il l’est parce qu’il révèle une autre manière de concevoir la relation entre structure et mobilité : une structure qui ne s’oppose pas à la souplesse, mais qui trouve précisément sa puissance dans sa capacité à se transformer. Ce que le vivant a patiemment élaboré, les arts internes cherchent, par une autre voie, à le retrouver dans l’organisation consciente du corps humain.
Si le poulpe mérite finalement de devenir un compagnon de route du pratiquant, ce n'est donc pas parce qu'il nous enseignerait des techniques inédites. C'est parce qu'il offre une image étonnamment cohérente de ce qui est déjà à l'œuvre dans le tuishou. Ses huit bras ne révèlent pas huit secrets cachés : ils constituent simplement une invitation à revisiter, sous un angle différent, quelques-unes des qualités fondamentales de l'intelligence du contact.

Thierry Baron

www.shenjiying.com